



Fragments d'écriture et textes brefs

Markus Leicht

Publication: 2008

Catégorie(s):

Tag(s): Récits écriture étrange

Lorsqu'on écrit beaucoup, comme dans mon cas, on laisse derrière soi de nombreux fragments de textes. Parfois des bouts qui forment un tout. D'autrefois des débuts, des prémisses d'histoires qu'on développera peut-être un jour. Ou peut-être, ce qui est plus probable, qui resteront en l'état. Simples fenêtres sur des univers inaccessibles.

Voici quelques-uns de ces regards sur ces mondes étranges.

Avec pour terminer deux textes sur l'écriture.

La voix des cieux

Les jardins d'Arandja s'étagent à l'infini.

Des bassins et des ruisseaux, bordés de plantes à larges corolles et à fleurs violines, jusqu'au ciel, au milieu des nuages, où les arbres pleureurs disent leur chagrin, laissant retomber leurs branches chargées de petites feuilles jaunes, lourdes de fruits oblongues connus seulement des habitants des cieux et des oiseaux. Car, en dehors du peuple ailé, personne jamais ne va voir ce qui se trouve sur les autres étages, microcosmes effervescents de vie. Jamais d'échanges n'ont lieu d'un niveau à l'autre. Sinon dans la mort, quand un corps choit accidentellement dans les parterres ou les frondaisons du monde d'en dessous.

Les jardins d'Arandja s'étagent jusque là où porte le regard, et bien au delà encore. Là où les grands voiliers du ciel fendent le vent de leurs ailes aux plumes argentées, pour en ramener d'étranges conques ou des graines de plantes jusqu'ici inconnues.

Coquillages, aux surprenantes couleurs irisées et aux formes insolites, qu'ils viennent déposer en cadeau sur les terres des autres pour dire des histoires d'ailleurs, de lieux si différents. De là où le vent chante du matin au soir et caresse les yeux, où la pluie lave les plaies de l'âme et du cœur. De ces lieux si lointains où le soleil sourit aux nuages et les vagues roucoulent lorsqu'elles viennent se coucher sur des plages d'herbe.

Je connais le monde étagé d'Arandja, car j'habite les terres basses. Je suis homanimal, je suis femoiseau. Sans cesse changeant. Toujours cherchant les coquillages qui disent la voie des cieux.

Je suis de ce monde. Sans errance car les conques me disent les autres, me chantent les ailleurs que je ne connais pas, ces univers que je ne devinerai qu'à travers les messages que les coquillages me laisseront.

Je suis le dernier des voyageurs en esprit d'Arandja. Car mon peuple est las des quêtes sans fin, mon peuple est las des guerres incessantes que se sont livrées les habitants des mondes étagés. Alors sur lui-même il s'est replié. Moi seul, aujourd'hui, cherche encore ce savoir que nous avons partagé, que nous avons rejeté, que nous avons fini par oublier. Chaque matin, au creux de ma solitude, j'attends le retour du peuple ailé.

Chaque jour j'écoute le chant des autres, dans le creux de l'oreille, quand les coquillages disent à voix basse les histoires du monde sur lequel je vis.

Au fond de la vallée

Au fond de la vallée encaissée entre les flancs de deux parois rocheuses qui montent si haut que le soleil ne pénètre jamais jusqu'ici, se dresse un étrange château de cristal. De jour comme de nuit des milliers de candélabres l'éclairent d'une lumière irréaliste, dévoilant au regard de longues scolopendres dorées et des serpents qui vivent ici, chaque pièce de l'étrange construction. Deux femmes, image l'une de l'autre, règnent sur ce lieu. On les dit cruelles, mais personne alentour ne les connaît vraiment. Une femme sans âge, aux cheveux blonds relevés sur le crâne, leur sert de servante. Ses grands yeux sombres s'ouvrent sur une tristesse infinie. Elle est toujours nue et lorsqu'elle n'a pas reçu d'ordre ou bien a terminé sa besogne, elle se met en position d'attente, assise le corps bien droit et les mains derrière la nuque. Seuls les serpents et les scolopendres qui habitent la vallée savent qu'elle ne dort jamais.

Parfois, pendant de longues heures elle fait la lecture à ses maîtresses. Elle parcourt d'une voix claire les pages innombrables d'un vieux livre qui ne semble jamais devoir se terminer. L'histoire d'un peuple puissant venu d'une étoile lointaine. L'histoire d'un peuple qui se laissa doucement mourir sur un monde inconnu, loin de ses racines.

Bien qu'elle n'ait jamais essayé d'en connaître la fin, la servante sait que le livre se terminera sur son histoire, car elle est la dernière à savoir en déchiffrer les signes.

Notes de voyage en Malavie

Les Galak sont simplement vêtus d'un pagne de feuilles fraîchement cueillies. Quelques-uns sont nus. Leur corps, d'une couleur terreuse, est plutôt massif. Devant l'absence d'une musculature apparente, on pourrait croire qu'ils sont enrobés de graisse mais il n'en est rien. Les Galak sont ainsi fait. Leurs membres sont grêles et je n'en connais pas deux qui ont la même forme de tête. Chez certain elle ressemble à une grosse boule, disproportionnée par rapport au corps, avec une chevelure crayeuse plaquée au sommet.

La première fois que je les ai découverts j'ai cru qu'il s'agissait d'une coiffe. Chez d'autres elle est semblable à une tête de poulet avec un nez courbé en avant qui fait penser à un bec. D'autres encore, ont un visage lisse, presque plat, et sans appendice nasal. Juste deux yeux ronds et une bouche en ovale qui reste toujours ouverte. Un gazouillis incompréhensible s'en échappe en permanence. Je n'en ai jamais vu un seul se nourrir.

Ils passent leur temps à danser. Des danses rituelles. Des danses de guerre aussi. Ils sont alors armés de courts javelots en bois dont la pointe a été durcie au feu. Mais je ne leur connais aucun ennemi...

La maison aux shangas

Depuis la terrasse de la maison aux Shangas la vue est vertigineuse. Vous avez l'impression de vous trouver sur la hune d'un vaisseau de pierre. Tout autour de vous s'étend l'infini de l'espace avec en toile de fond des dizaines de milliers d'étoiles.

Parfois, des convois de vaisseaux diaphanes, leurs larges antennes solaires dépliées comme des voiles, traversent lentement l'espace, d'une lenteur toute relative. Dans cette immensité illimitée tout semble se déplacer à vitesse d'escargot.

Deux Shangas parcourant de leur pas souple le garde fou de la terrasse, viennent m'observer de leurs yeux dorés. Puis, leur curiosité satisfaite, repartent vers d'autres découvertes.

Je suis toujours étonné de ce besoin qu'ont ces animaux d'explorer sans cesse un environnement qu'ils devraient, depuis le temps, connaître par cœur. Mais toujours ils furètent, toujours ils visitent le moindre recoin de ce monde en réduction qui ne doit pas s'étendre sur plus de deux kilomètres.

Ici nous vivons sur un autre rythme que sur la plupart des mondes de la confédération galactique.

Gravitation et atmosphère artificielle donnent la sensation d'une légèreté étonnante et la cinquantaine de personnes en poste ici, quelques terriens et les représentants d'une douzaine de peuples venus de planètes diverses, ne manifestent jamais la moindre agressivité les uns envers les autres. Je ne suis pas certain pour autant que ce caillou soit un paradis. Mais la vie y est différente de partout ailleurs.

La cité dans les ténèbres

L'ombre du château écrase les baraques de Cayangugglio, plongeant la cité dans une presque nuit perpétuelle. Les pauvres habitations n'ont pas de murs. Quelques poutres dressées vers le ciel, parfois de guingois, supportent des tôles récupérées on ne sait où. Draps et couvertures mités tentent de cacher leurs occupants des regards trop curieux. Au matin les tentures s'écartent et chaque maison se transforme en échoppe, éclairées par d'énormes bougies informes.

Ici l'on vend fruits et légumes, là, du bois séché ou des fleurs ramassées à l'extérieur du château. Plus loin des objets manufacturés, vaisselle, outils, vêtements, petits meubles. Parfois des armes, mais c'est rare. L'immense forteresse aux murs blancs presque transparents est là pour protéger les habitants de Cayangugglio.

Au dessus du village, écrasante, se dresse la forteresse, presque irréaliste tant la lumière qui se réfléchit sur ses murs, épais de plusieurs dizaines de mètres, est violente. Personne ne sait qui l'a construite en cet endroit, quel peuple bâtisseur érigea cette construction destinée à défier l'éternité.

Le plus curieux est d'observer depuis les étages, la cité en contrebas, toujours noyée d'obscurité. Comme si ceux d'en bas n'avaient aucunement droit à la lumière venue du ciel.

La forteresse en elle-même est étrange. Non seulement elle s'étend en surface sur des centaines d'hectares, mais elle s'élève très haut dans le ciel. Comme si plusieurs constructions avaient été superposées. Comme si chaque génération de bâtisseurs avait voulu élever sa propre œuvre par dessus la précédente.

De fins escaliers de pierre grimpent ainsi jusqu'à des hauteurs vertigineuses. On dit qu'il faut parfois la journée pour atteindre le sommet de certaines tours qui semblent faites de dentelle de cristal, tant leur paroi sont ajourées et paraissent légères.

Machine à écrire

Il n'avait jamais voulu abandonner sa vieille Remington portative. C'était un cadeau de sa mère, peu après la publication de ses premiers poèmes, dans une petite revue de province au tirage dérisoire.

C'était une bonne machine et il avait toujours eut peur de franchir le pas décisif, peur d'acheter un de ces monstres électroniques qu'il ne comprenait pas vraiment. Un de ces ordinateurs qui enlevait tout son mystère à l'écriture.

Etait-il seulement concevable de créer sur une de ces machines inhumaines ? se demandait-il.

Qu'allait devenir la poésie si les derniers « vrais rêveurs » cédaient devant les charmes presque obscènes de la technologie ?

t puis un b au jour sa machin l laissa lach m nt tomb r. La touch n fonctionnait plus. Il décida dé rémplacér tous lés é par des é. C'était ridiculé tous cés accents. Mais c'était miéux qué pas dé léttré du tout. Et puis l touché sé dérègl à son tour et devint inutilis blé. Cé n'était pàs vràimént un problèmé. Là Rémington màrchàit toujours. 2t c'était là lé principàlé. Bon, jé lé concèdé : méttre dés 2 à là plàcé dés é màjusculé c'était pàs vràimént àu point. Màis il n'y pouvàit rien si lés é màjusculés donnént dés 2.

L'amour des mots

Qu'est-ce qui fait que je m'intéresse à un texte? Qu'est-ce qui fait qu'un récit me plaît, que sa lecture résonne en moi plus particulièrement? Parfois je m'interroge.

Je suis un amoureux des mots.

Il y a des textes, pas nécessairement des histoires, des textes, parfois quelques mots à peine, qui tournent dans ma tête, qui se mêlent à mes rêves, à mes désirs.

Avec le temps, ces désirs auraient pu s'émousser. Mais ils sont toujours là alors que j'entre dans la dernière partie de ma vie.

Tellement fort parfois qu'ils débouchent sur l'envie de connaître celui/ celle qui est derrière. Aimer un texte pour sa musique, pour ce qu'il évoque, pour toutes ces images qu'il fait remonter du fond de la mémoire, pour ce moment de communion si intense qu'il est difficile de dire ce qu'est ce moment. Comme si l'amour était aussi un état littéraire.

Comme si les mots de l'autre enlaçaient, embrassaient vos propres mots, faisaient l'amour avec toutes ces choses que vous gardez en vous. Comme si les mots de l'autre vous envahissaient soudain pour devenir votre propre musique.

Difficile de dire pourquoi on aime un texte. Difficile de dire d'où vient cette séduction des mots. Cette étrange histoire d'amour entre les mots de l'autre et vos propres mots, entre les mots de l'autre et vous-même.

Difficile de définir cette passion qui vous habite, qui vous dévore, qui vous amène à lire où à écrire pour faire que les mots des autres deviennent vôtres, que vos propres mots s'envolent vers d'autres.

Il est des histoires d'amour si difficiles à raconter... Des histoires d'amour qui vont bien au-delà de ces mots, de ces phrases, de cette petite musique qui court sur la page d'un livre, sur un écran d'ordinateur et que vous cherchez à rattraper.

Qu'est-ce qui fait que j'aime un auteur? Qu'est-ce qui fait que j'aime un texte?

Sans doute suis-je un éternel amoureux.

Funambule sur la pointe des mots

Mes mots et mes silences m'ont toujours raconté. Même dans mes histoires les plus étranges je suis là. Parfois, je traverse des périodes de crise, et mes mots ou mes silences disent alors le trouble qui s'empare de moi. Parfois je suis dans un étrange état de grâce, et mes phrases racontent ces moments aussi. Il y a les périodes amoureuses. Ce sont les plus terribles. Car l'amour s'empare de vous sans crier gare. Jamais on ne dira assez combien l'amour peut-être impitoyable. Quelles blessures peut-il laisser en vous. Cela aussi j'en parle. Souvent avec pudeur. Car si l'écriture est avant tout exhibitionnisme, l'auteur que je suis ne se dévoile qu'à demi-mot. L'écriture c'est cela aussi. Même si, lecteurs voyeurs, vous demandez toujours plus d'impudeurs à celui qui se raconte.

«Il n'a qu'à rien dire celui-là s'il ne veut pas se dévoiler jusqu'au bout. S'il ne veut pas se mettre à nu dans l'indécence de ses mots.»

Alors j'écris, je m'exhibe, dans ce peep-show verbal. Nu, face à vos regards.

Croyez-moi, c'est vraiment bizarre l'écriture, comme le disait si bien Christiane Rochefort.

Ces mots en moi qui jaillissent en longues lignes calmes sur l'écran de mon ordinateur. Qui se promènent tranquillement pour parler de toi, pour dire un rêve, pour raconter une histoire. Parfois drôles, parfois sérieux, parfois tendres.

Ces mots en moi qui bondissent, tumultueux et orageux, pour raconter mes angoisses, mes enfers intérieurs. Pour décrire ces moments de trouble qui m'envahissent. Ces moments qui dévorent mes mots.

Ces mots qui sont là pour dévoiler mes colères, mes espoirs, mes moments intimes, cet incessant volcan que je suis.

Ces mots en moi qui disent la traversée des jours, le passage des nuits sans sommeil.

Et cette rage tourbillonnante. Cette rage de vivre, cette rage d'aimer, cette rage de dire. De dire encore. Cette rage qui m'emporte, qui fait mes passions, qui fait que je suis moi. Cette rage qui est ma folie aussi. Toujours là, à travers mes mots.

Et puis ces longs silences qui viennent bâillonner mes mots. Ces longs silences qui disent l'impuissance des mots à tout dire. Ces silences qui parlent tant. Qui disent à chaque instant mes violences intérieures. Ces silences qui crient, mieux que ne sauraient le faire mes mots, ces brûlures

intérieures, ces blessures au plus profond. Ces silences qui disent eux aussi la douleur, l'amitié, l'amour...

Et sans doute ces instants, les plus beaux, où mots et silences se rencontrent, se partagent mes moments de vie. Ces moments dans lesquels je me retrouve mieux qu'à aucun autre.

Alors, je deviens ce funambule clownesque qui avance sur la pointe des mots, qui glisse sur ces silences parfois si difficiles à dire.

Ces mots, ces silences, tout simplement, qui vous disent qui je suis. Rien d'autre.

Sinon, moi... Au plus intime...

Autres textes de Markus Leicht :

Péronnik l'idiot, roman. Éditions Eons.

Chronique des années matinales, nouvelle. Dans Appel d'Air. Editions ActuSF.

Le tueur de cerfs-volants, nouvelle. Dans l'anthologie Escale 2001. Éditions Fleuve Noir.

Les chats d'Aspara, nouvelle. Dans le numéro 8 de « Emblèmes », Les Cités Perdues. Éditions L'Oxymore.

La maison des ombres, nouvelle. Dans l'anthologie Tatouages. Éditions Les Belles Lettres.

Des Fragments de rouille humaine, nouvelle. Dans l'anthologie Le sang des écrivains. Éditions A Contrario.

Le Snart chasse toujours, nouvelle. Accompagne le roman d'Alain Le Bussy : Rork des plaines. Editions Eons.

Le Gnok, nouvelle. Accompagne le roman d'Alexis Nevil : Les Trois Crapules du Klahgann. Editions Eons.

Ce texte est publié sous licence Creative Commons : Paternité-Pas
d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 2.0 France
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Du même auteur sur Feedbooks

La nuit fragmentée (1993)

Une descente aux enfers. Une plongée au plus profond, jusqu'au bord de la folie.

Première parution dans Hard Luck n°5 (1993)

Dans la cité d'Aspara (2003)

Les chats sont les gardiens d'une bien étrange cité : Aspara !

Ce texte est paru en 2003, aux éditions L'Oxymore, dans la revue-anthologie Emblèmes consacrée aux Cités perdues.

La météorite de Gerland (2007)

Un second texte écrit avec des enfants, lors d'une série d'ateliers d'écriture.

Une météorite s'écrase à Gerland, à Lyon. Une petite créature s'en échappe.

Bonheur à quatre feuilles (2008)

Dans le jardin de Jonathan, tout au bout du village, ne poussent que des trèfles à quatre feuilles. Des vrais de vrais. Pas des en plastique qu'on achète au super marché du coin, à deux euros le bouquet de dix.

Sac de bisous, sac d'embrouilles (2008)

C'est en se pratiquant son jogging matinal sur les quais du Rhône que Martin Martin trouva le sac de bisous. Un bon gros sac de deux kilos comme on n'en voyait pas souvent.

Deux histoires de chats (2008)

Deux contes fantastiques : Le chat qui avait perdu le sourire et Les gens qui font peur aux chats.

La mémé évaporée (2008)

Léna débarque sur la planète Clavène pour retrouver sa grand-mère. Mais les choses ne se déroulent pas comme prévues.

Des idées plein la tête (2008)

Ce matin là, Manolo se réveilla la tête remplie d'idées à ne plus savoir qu'en faire. Des idées comme on en a qu'une fois dans une vie. De quoi écrire au moins deux cents romans ou nouvelles.

Jérémie (2008)

Presque chaque matin Jérémie quittait son appartement avec son escabeau en alu sous le bras. Un peu encombrant, au passage, le dit escabeau.

Souvenirs, souvenirs (2008)

J'avais 14 ans. Mes parents venaient de m'offrir un transistor, terme barbare par lequel on désignait les premières radios portables. Jusque-là on n'avait connu que de gros postes à lampes souvent plus encombrants que les télévisions d'aujourd'hui. De ces énormes postes qu'on posait sur un meuble et qu'on ne déplaçait jamais tant ils étaient lourds.

La confiture (2008)

La première chose qu'Antoine faisait, après avoir ouvert les yeux, était d'allumer sa radio pour vérifier que le monde ne s'était pas désintégré sans crier gare pendant son sommeil.

Les mirabelles (2008)

De temps en temps, par dessus les pots de confiture posés sur le sommet de l'armoire, une tête minuscule surgissait. Une tête ronde qui, dans la pénombre, paraissait toute fripée.

La gamine qui lisait des BD (2008)

Il était une fois... C'est ainsi que commencent les belles histoires. Celles qui disent l'enfance. Celles qui nous accompagnent dans notre vie. Il était une fois...

Un garçon très poli (2008)

Sylvain était poli avec tout le monde. D'ailleurs, la première phrase qu'il prononçait au réveil était toujours :

- Bonjour le chat.

En général l'animal passait la nuit sur son lit, la tête appuyée sur ses pieds, et était bien trop occupé à dormir pour lui répondre.

Ton univers impitoyable (2008)

Une suite de petites histoires souvent humoristiques, parfois tragiques, inspirées par internet et Myspace, en particulier. Contient : Myspace, la Genèse ; Syntax error ; Tu n'a pas encore ajouté ton école ; Trouver la sortie ; Machin Machine voudrait être rajouté(e) ; Un vrai ami .

La tarte aux poireaux (2008)

Tous les lundis Mamie Philomène préparait sa succulente tarte aux poireaux. Il s'en souvenait comme si c'était hier. Elle lui avait même appris la recette.

Passage de la nuit (2008)

Si souvent la nuit m'appelle. Si souvent et si fort qu'elle me refuse le sommeil

Les deux gnomes (2008)

Allongé dans l'herbe, Tork rêvassait. Sous ses yeux les poissons sautaient hors de l'eau pour attraper mouches et libellules, tandis que dans sa tête il pariait sur les chances de survie de l'un ou de l'autre.

Paulin et le vieux monsieur (2008)

Tous les matins, Paulin passe devant le vieux monsieur et son chien. Le vieux monsieur se prénomme Émile. Son chien il n'a jamais su. Alors il l'appelle Médor.

Le lundi (2008)

Le lundi n'est vraiment pas un jour comme les autres...

La ronde du temps (2008)

Lorsque la lune se cherche dans les miroirs, à l'heure où les derniers démons trouvent refuge au cœur des horloges, il est temps pour les chats d'abandonner leur âme au jardin des ténèbres.

Confiserie Archibald (2008)

Toutes les nuits Archibald travaille dans sa confiserie, derrière les lourds rideaux de fer baissés qui laissent juste passer un étroit filet de lumière.

Une soirée à Bruxelles (2008)

Lorsque je vais à Bruxelles je m'arrête toujours chez mon ami Jean-Pierre Bouttier. Peut-être en avez-vous déjà entendu parler. Le Soir l'interroge régulièrement sur tout et sur rien, car il n'est pas un sujet sur lequel il n'ait pas son mot à dire.

Rêves de Nougatine (2008)

Les rêves de Maurice étaient toujours trop sucrés. D'ailleurs chaque matin, Mauricette, sa compagne, lui reprochait de les envelopper de trop de nougatine.

Le Grand Magou (2008)

Le grand Magou se tient sur l'estrade. Bien droit, fièrement campé sur ses jambes. Sous son chapeau à larges bords on aperçoit à peine son visage. Il est vêtu de sa longue cape noire et comme d'habitude il nous fait peur.

Éléphant du Matin... (2008)

Ce matin là, en ouvrant les yeux, Jéro Jéroboam, second du nom, eut le regard attiré par un éléphant posé sur le rebord de sa fenêtre. Cela était d'autant plus étonnant qu'il habitait au trente septième étage d'une tour qui montait presque jusqu'au ciel tellement elle était haute.

Les Petits bonhommes (2008)

Quelque part, dans mon pays d'esprit, il est une contrée dans laquelle vivent deux petits bonhommes en bronze doré. Certains me feront remarquer qu'on ne dit pas bonhommes mais bonshommes. Ceux là, qui ne comprendront jamais rien aux histoires de petits bonhommes, peuvent passer leur chemin et retourner fissa à leur console vidéo.

La maison des Arcanes I (2008)

Arrivé au dernier étage de la vieille bâtisse je m'arrêtai pour reprendre mon souffle.

A l'entrée du couloir, assis sur une chaise, un homme attendait.

Voyage au pays d'Elle-Même (2008)

Un nouvel épisode des Petits Bonhommes. Clin d'oeil à l'oeuvre de Boris Vian , mais aussi à celle de Christiane Rochefort.

Textes brefs (2008)

Recueil d'histoires ultra courtes écrites pour le Net.

Histoires pas sérieuses (2008)

C'est au moment où le panneau avant de la soucoupe volante a coulissé qu'on s'est mis à rire. Il était difficile de faire autrement.

Les jumeaux et le monde en guerre (2008)

Yanis n'était jamais pressé de rentrer chez lui. C'était un gamin d'une douzaine d'années, toujours plongé dans un autre monde. Après les cours, sur le chemin du retour, il aimait bien prendre son temps...

Un texte écrit à partir d'ateliers d'écriture avec des enfants.

Zombis à la manque (2008)

Fantastique et humour noir. Les zombis sont là. Et ils ont faim.

Petites Histoires pas trop graves (2008)

Quelques courts récits étranges, tendres, humoristiques

La cité des oiseaux (2008)

Des oiseaux, une cité qui meurt, des villes-trains... Voici un petit feuilleton d'aventures fantastiques écrit à l'origine pour mes amis de Myspace.

Cléandre, dernier espoir (2008)

Une journaliste tente de découvrir le secret de la planète Cléandre. Un secret qui pourrait bien s'avérer mortel...

La Plante Garou (2008)

Troisième histoire écrite à partir de mes ateliers d'écriture avec des enfants, à la Bibliothèque de Gerland, à Lyon.

Une inquiétante histoire de plante garou dans un pensionnat.

Histoires sans mémoire (2009)

(Elle ; Mémoire reconstituée : L'homme qui chouine ; Une enfance... mon enfance ; La Plage ; Chaque matin, sur son radeau). Quelques histoires brèves, tantôt tendres, tantôt curieuses... Des fragments de mémoire retrouvés...

Chasse tranquille sur Bérénice VIII (2009)

Société InterPlanet cherche boucher expérimenté. Bon chasseur de préférence. Transmettre visioCV sur canal 123.

La Clématite des Rêves (2012)

Voici un texte écrit d'un seul jet. Un matin je me suis réveillé avec un titre dans la tête et l'envie de développer une histoire pour aller avec ce titre. L'histoire a été écrite en moins de deux heures, dans un état second que je n'ai jamais retrouvé par la suite.

Dans une mystérieuse cité un savant est confronté à un artéfact qu'il ne comprend pas.

Écrit à la fin des années 70, le second récit met déjà en scène un ordinateur personnel. A l'époque c'était vraiment de la science fiction. Aujourd'hui c'est devenu un texte caractéristique de ce qu'on écrivait dans les années post 1968. D'autant plus que certaines références sont aujourd'hui totalement perdues dans les brumes de l'oubli collectif. Raisons qui m'ont amené à réactualiser certaines de ces références. Un texte en boucle. Une sorte d'exercice de style.



www.feedbooks.com
Food for the mind